

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Xavier JOBIN

Nécessité d'une meilleure formation sociale

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 181-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Nécessité d'une meilleure formation sociale

L'idée que l'homme naît bon et que, seule, la vie de société le corrompt et le rend malheureux, ne pouvait éclore que dans un cerveau d'anarchiste. De fait, l'anarchie moderne intellectuelle, aveuglée d'orgueil et de sottise, de même que l'anarchie morale, égarée dans le labyrinthe de son égoïsme, peuvent se réclamer et se réclament hautement, à bon droit, de leur filiation du malfaiteur génial qui a nom J.-J. Rousseau, en passant par les stupéfiantes contradictions de la Révolution et les sanglantes ironies de la Terreur.

En négligeant l'enseignement de la Révélation, corroboré d'ailleurs par l'expérience de chaque jour, d'où il résulte que l'homme est essentiellement sociable et que la famille, non l'individu, est, selon l'expression chère à Le Play, la cellule sociale ; en méprisant le dogme de la faute originelle et en faisant fi de l'histoire, qui n'en démontre que trop lugubrement l'exactitude, le libéralisme d'une part, pontifiant dans les chaires de l'Université, et le socialisme d'autre part, embusqué dans les colonnes du journal ou tonitruant du haut des tribunes populaires, ont empoisonné également le cerveau de la bourgeoisie et celui du prolétariat. Ils continuent leur œuvre néfaste avec d'autant plus de chance de succès, que nous nous effaçons davantage devant eux.

Or, la vérité est une et harmonieuse. Si donc il existe entre ces deux doctrines, unies contre le christianisme, un antagonisme irréductible — et il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre complètement — c'est manifestement parce qu'elles reposent sur

l'erreur. Et laisser à ces doctrines les honneurs du triomphe, les avantages de l'influence, est-ce raisonnable, est-ce permis à la vue des dangers que court l'ordre social ? est-ce tolérable de la part des amis et des répondants de la vérité ?

On ne prend plus très au sérieux ni bien à la lettre la formule de saint Paul : « La vie de l'homme est un combat. » La théorie du « struggle for life » est parfaite, pour autant qu'il s'agit de tirer profit de la naïveté ou de la faiblesse d'autrui ; mais faut-il l'appliquer à la conquête de la vie éternelle, cela apparaît quelque peu « vieux jeu » à beaucoup des nôtres, et la mode veut que l'on soit moderne ! Alors, quoi ? on déserte le champ de bataille ; puis l'on s'étonne et l'on s'indigne avec véhémence de ce que les ennemis de Dieu et de l'Eglise, triomphants, s'emploient à ruiner la foi et à détruire la hiérarchie !

Volontiers, on se la coulera douce sous couleur de prudence évangélique ; sous prétexte de charité non moins évangélique, nous fermerons les yeux sur les audaces des mécréants pour condamner d'autant plus vigoureusement les écarts d'ardeur de nos amis ; évidemment, au nom du respect de l'autorité ou des exigences des affaires, nous nous accommoderons parfaitement de l'injustice !

En somme, la boutade de Barbey d'Aurevilly : « J'ai toujours mis mes passions au-dessus de mes principes » renferme un grand fonds de vérité et d'observation. Barbey d'Aurevilly n'entendait nullement se glorifier de son inconduite ; il la constatait comme une faiblesse et une contradiction, tout en la regrettant. Tandis que de nos jours, combien se scandaliseraient de cet aphorisme et qui, cependant, le mettent en pratique, sans s'en douter peut-être, en tout cas sans paraître s'en émouvoir.

Ne voyons-nous pas en effet, les chefs d'Etat même catholiques, plus préoccupés de se servir de la religion et d'asservir l'Eglise de Jésus-Christ, que soucieux de pratiquer l'une et d'invoquer l'appui de l'autre pour la moralisation des peuples ? Ne voyons-nous pas la famille, qui se prétend chrétienne, en prendre terriblement à son aise avec les exigences de la discipline familiale, de même qu'elle semble se méfier des bénédictions promises aux nombreuses progénitures ? Ne voyons-nous pas le propriétaire foncièrement catholique revendiquer ni plus ni moins que les autres le droit absolu du païen d'user et d'abuser de ses biens ? Le patron clérical ne prétend-il pas souvent être seigneur et maître absolu dans son usine ou dans son atelier, tout en désirant opposer à la lutte des classes du socialisme révolutionnaire, l'union affectueuse du capital et du travail du conservatisme social ? L'ouvrier « bon enfant » ne sortirait-il pas facilement de la légalité pour rentrer dans le droit ?

Ne voyons-nous pas des commerçants fort pieux, aussi habiles parfois que leurs concurrents à « attraper le client » sous prétexte que « les affaires sont les affaires. » Et le défenseur attiré de la foi, le paysan, n'est-il pas plus souvent qu'à son tour, un loup pour son semblable ?

Tant l'air que nous respirons depuis 1789 est saturé d'individualisme, c'est-à-dire d'égoïsme, tant les habitudes prises sous l'influence d'une législation hostile à la Révélation, à la famille chrétienne, à l'autorité paternelle et à la morale évangélique ont pénétré nos populations jusqu'aux moelles, et tant le véritable esprit chrétien s'est oblitéré peu à peu, en dépit de la conservation des pratiques extérieures de la religion !

Certes, c'est un grave défaut que de voir tout en noir ; mais le défaut est-il moins grave de voir tout en

rose? Car, si nombre de ceux qui voient tout en noir ne se nourrissent de perspectives lugubres et décourageantes que pour se dispenser d'agir sous prétexte que tout est perdu, la plupart de ceux qui voient tout en rose ne s'autosuggestionnent ainsi que pour s'octroyer une patente de repos, du moment où tout va comme sur des roulettes. Et ces extrêmes se retrouvent radieux pour se congratuler de ne pas faire partie de la galère sociale.

Hélas ! où sont ceux qui ne rentrent pas dans l'une ou l'autre de ces deux catégories ! C'est à cette désolante situation qu'il importe de porter remède. A quoi bon continuer à chercher midi à quatorze heures : l'indifférence, l'infériorité, les insuccès des catholiques jusqu'à ce jour, chez nous, sur le terrain des organisations sociales, proviennent uniquement de ce que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Il est temps de nous ressaisir. Comment ? par une bonne et sérieuse formation sociale.

Le titre de cet entretien parle, il est vrai, de la nécessité d'une *meilleure* formation sociale. Aimable euphémisme qui ménage notre amour-propre en laissant supposer que notre formation sociale existe déjà puisque nous voulons l'améliorer. Malheureusement cette première formation n'existe guère qu'en puissance, mais nous avons tout lieu d'espérer qu'il sortira de la tentative actuelle une première floraison de bonnes volontés, animées du désir de l'étude et de l'ardeur de l'apostolat, qui portera des fruits savoureux et abondants.

Et, de même qu'avant de proposer le remède qui guérira, le médecin doit avoir reconnu la maladie qui tourmente et inquiète, de même aussi pour réaliser la formation sociale indispensable au succès de l'apostolat, il importe de diagnostiquer les maux antisociaux

qui nous minent et avec nous, la société tout entière.

Nous n'avons pas encore de formation sociale, c'est entendu ; mais ce qu'il y a de plus grave dans cette négation, c'est l'aisance avec laquelle nous nous en accommodons et le peu d'entrain que nous mettons à la secouer et à nous en débarrasser.

Quels sont les maux sociaux auxquels nous devons nous attaquer ?

Nous affirmons volontiers, non sans quelque ostentation, sincère d'ailleurs, que notre foi catholique est ce que nous avons de plus cher au monde ; il est, au surplus, indiscutable qu'au jour de la persécution violente, nous saurions tout supporter pour elle et tout lui sacrifier.

Par contre, dans la vie courante, n'agissons-nous pas à peu près comme si ce trésor était en « plaqué » et nous laissait indifférents ! Disposés et résignés à endurer le pire, si des circonstances graves l'exigeaient, ne manquons-nous pas en revanche, totalement, ou à peu près, de disposition et de résignation à supporter le doux joug et le léger fardeau des obligations ordinaires du chrétien !

Car, est-ce vraiment aimer Dieu plus que tout au monde que de négliger d'un cœur aussi tranquille les pieuses pratiques quotidiennes dont l'Eglise s'est plu à entourer maternellement nos âmes pour les préserver de la fange où les plonge facilement le souci excessif des préoccupations mondaines, depuis les doux *Angélus* jusqu'à la prière du soir en passant par le *Benedicite*, les Grâces, la commémoration des défunts à la vue du cimetière, la recommandation de la bonne mort, l'adoration de la Croix et le reconfortant Loué soit Jésus-Christ au passage devant une église, toutes brèves et menues dévotions, abandonnées aujourd'hui, mais qui n'en sont pas moins comme le ciment de la

piété vive et comme l'aliment ordinaire de la vie intérieure ! Combien d'entre les catholiques en vue, même parmi les plus occupés, pourraient sans grande difficulté assister à la sainte Messe, une fois ou l'autre durant la semaine, et pour leur grand profit, qui ne s'offrent qu'avec un enthousiasme modéré et un zèle douteux, une simple Messe basse le dimanche, la plus courte naturellement, afin de s'éviter l'effroyable supplice, pensez donc ! d'un sermon de composition imparfaite, de style quelconque et de débit soporifique ! Comme si les conversations qu'ils font subir à leur prochain, et plus d'une fois par semaine souvent, étaient toujours de composition irréprochable, de style académique et de débit délicieux ! Louis Veuillot n'était pas difficile à ce point. Et si les pauvres sermons le trouvaient plein d'indulgence, quelle outrecuidance de notre part de nous montrer aussi sévères !

Où sont les catholiques répandus parmi les carrières libérales, industrielles, commerciales qui, dès leur sortie du collège — et pour beaucoup déjà dès le collège, — se sont préoccupés ou se préoccupent sérieusement d'augmenter leurs connaissances religieuses dans une proportion quelconque d'avec leurs connaissances profanes ? Il n'est pas rare de rencontrer des coreligionnaires, haut placés socialement, et des mieux intentionnés, dont l'ignorance et l'indifférence religieuses sont absolument déconcertantes. Faut-il s'en étonner si l'on considère que depuis leur première communion, ou peu après, ils n'ont plus consulté le catéchisme, ils ont rompu avec le sermon, ignoré les ouvrages et articles religieux, quand encore ils ne recevaient pas en familial de leur maison un journal hostile, frivole sinon sceptique et gouailleur, soi-disant respectueux de la religion quoique ennemi

du cléricanisme, c'est-à-dire de l'Eglise et du clergé !

Faut-il dès lors être surpris de l'apathie dont témoignent les milieux bourgeois pour l'action religieuse, de la mollesse qu'ils déploient dans la défense de leurs droits les plus sacrés ! Comment se passionneraient-ils pour des principes dont la portée leur échappe et pour des droits qu'ils ne connaissent que par oui-dire. « L'orgueil humain, écrivait Louis Veuillot, a voulu supprimer un mot de la langue humaine — Dieu — et la société tremble sur ses bases. » Quand on voit le mince intérêt que portent les classes dites dirigeantes à cette question fondamentale des connaissances religieuses, il n'y a pas lieu d'être surpris de l'indifférence corruptrice qui pénètre et ravage les milieux populaires.

Notre faiblesse sociale et politique provient du manque d'union, de cette union que nous proclamons individuellement la source de la force. Mais on ne peut unir vigoureusement que ceux qu'animent d'ardentes aspirations communes — voyez les F. . . ! — et la communauté des aspirations ne saurait être le résultat du hasard et de l'ignorance : elle est la résultante naturelle de principes passionnément aimés parce qu'ils sont parfaitement continus. On n'aime fortement que ce que l'on connaît bien ; et pour connaître à fond, il faut avoir étudié. La passion du savant, de l'artiste, du sportsman n'a pas d'autre origine ni d'autre explication que celle du philosophe : la connaissance. Et l'intérêt augmente généralement en raison directe des sacrifices et des efforts que l'on s'impose pour connaître plus complètement. Il en est de même des chrétiens : ceux qui savent sont aussi ceux qui agissent, l'action n'étant pas nécessairement toujours de même sorte.

Quand on observe le mouvement général d'apostasie

des nations qui, sous prétexte de respect de toutes les opinions religieuses, se traduit, en fait, par une guerre acharnée, violente ou sournoise, à toutes les croyances positives et plus spécialement au catholicisme, quand on voit la plupart des gouvernements travailler amoureusement, ou se prêter tout au moins avec une bienveillance manifeste, à la déchristianisation progressive et systématique du peuple, il est temps de rechercher les moyens d'enrayer le mal et de préparer le salut social, tant par l'action personnelle que par l'apostolat collectif des associations spécialement formées pour la défense de la civilisation chrétienne. Cette action individuelle par l'étude approfondie de la vérité religieuse revêt à l'heure présente un caractère d'absolue nécessité. Pour réagir avec succès contre l'esprit sectaire de la plupart des détenteurs de l'enseignement officiel, à tous les degrés, pour contrebalancer l'influence fatale qu'exercent les dépositaires de l'autorité publique, ce n'est pas de trop de la concentration des efforts de tous les croyants.

Mais comment opérer une pareille concentration aussi longtemps que l'élite de nos coreligionnaires se tiendra à l'écart des préoccupations religieuses ! C'est pourquoi le premier élément, indispensable à toute formation sociale, c'est la connaissance de la religion.

(A suivre.)

Xavier JOBIN.

Semaine Sociale de Fribourg, Septembre 1910.